

Sur l'épistémologie de la psychanalyse¹

La connaissance de l'histoire à ses origines ne consiste pas à déterrer le primitif et à rassembler des ossements. Elle n'est pas une science de la nature totalement ni même à moitié ; si elle est quelque chose, c'est une mythologie.

HEIDEGGER, *Introduction à la Métaphysique*,
trad. Gallimard, 1967, p. 162.

Comment parler de l'épistémologie de la psychanalyse ? Et d'abord qu'est-ce qu'elle recouvre ? Probablement des choses très différentes selon chacun. Il est donc d'autant plus important de dire ce que nous y mettons. L'épistémologie est la science de la connaissance. Elle répond à la question : comment, dans une discipline donnée, la connaissance s'opère-t-elle ? Ou : quel est, pour un champ déterminé, la manière dont s'établit le savoir ? Ou bien : quels sont les procédés utilisés par une science ou une discipline pour constituer son ou ses objets ? Ou encore : à quel degré de certitude une discipline est-elle capable d'accéder étant donné les moyens dont elle dispose ? Quelle sorte de vérité propose-t-elle ?

C'est donc tout ensemble des questions de méthode, d'objet et de validité qui sont posées par ce mot mis en relation avec la psychanalyse. Questions tout à fait redoutables pour notre discipline, tant il est vrai que nous nous sommes installés dans le savoir analytique comme dans une évidence. Nous utilisons les mots de la théorie freudienne, kleinienne, bionienne, lacanienne, sans nous poser de questions sur la légitimité de ces emplois. Nous nous gardons bien de nous interroger sur les fondements de notre savoir. Nous prenons le discours de Freud si nous sommes freudiens, celui de Melanie Klein si nous sommes kleinien, celui de Lacan si nous sommes lacaniens, pour des discours qui disent le vrai, et que nous aurions seulement à assimiler, à reproduire et, éventuellement, à développer. En quelque sorte, nous tournons sans cesse le dos à l'épistémologie, dont la visée est de critiquer radicalement nos connaissances par la critique de nos modes de connaissances.

Je voudrais reprendre la question en ne me donnant rien d'assuré. Nous ne sommes pas dans le domaine des sciences exactes, c'est-à-dire qu'il n'y a pas en psychanalyse d'accumulation des connaissances, de telle sorte que la dernière découverte serait ce à partir de quoi il faudrait travailler, parce qu'elle serait la plus avancée, celle qui tiendrait compte de toutes les précédentes.

Reprendre la question de zéro, c'est se poser tranquillement la question : y a-t-il un savoir en psychanalyse ? Est-ce qu'on y connaît quelque chose ? Et si oui, qu'est-ce que l'on connaît ?

Je prendrai comme point de départ ce qui apparaît aux psychanalystes comme une évidence, évidence indispensable ou qu'ils croient indispensable à leur pratique, à leur technique et à leur théorie : la découverte de l'inconscient. C'est une évidence, mais vous savez que les évidences sont parfois trompeuses et qu'elles sont toujours la source d'aveuglements, parce qu'elles interdisent l'étonnement et la critique.

Donc, l'inconscient a été découvert par Freud, c'est un acquis. Et pourtant, si on lit Freud lui-même, le découvreur, on doit singulièrement nuancer cette affirmation. Dans son fameux article de 1915 sur l'inconscient, il dit et répète que l'inconscient est une hypothèse. Il affirme, après bien d'autres d'ailleurs, que l'inconscient est une hypothèse nécessaire pour rendre compte de certains faits psychiques qui échappent à la conscience : essentiellement les rêves, les symptômes, les lapsus, les mots d'esprit. Le raisonnement de Freud est très clair : si l'on veut expliquer ces faits qui apparaissent dans les absences, les lacunes, les défauts, les manques, les troubles du discours conscient, si l'on ne veut pas se contenter de voir dans ces faits de pures absurdités ou de purs mystères, on est obligé de recourir à l'hypothèse d'un psychisme inconscient. Est-ce qu'en faisant cela on a prouvé l'existence de l'inconscient ? Certainement pas. On a seulement prouvé que, si l'on veut maintenir intact le principe du déterminisme universel (rien n'arrive sans cause), on est contraint de supposer un quelque chose de psychique qui rétablisse une continuité par-delà ou en deçà de la discontinuité éprouvée par la conscience.

La plupart du temps, nous oublions (et cela arrive souvent à Freud lui-même) que l'inconscient est une hypothèse. On dit qu'il existe, on en fait l'agent effectif de tous les processus aberrants. Et ensuite, puisqu'il existe, puisque c'est un fait, on entreprend de le faire parler, de le connaître, de le décrire, comme on décrit les faits extérieurs, on établit les lois de son fonctionnement, on en donne la théorie, etc. Or, du strict point de vue de l'épistémologie, tous ces développements sont illégitimes.

Pourquoi ? Tout simplement, comme l'a très bien montré Habermas, dans *Connaissance et intérêt*, parce qu'ils se fondent sur la pratique de la tautologie. La théorie analytique, et celle de l'inconscient en particulier, ne fait que répéter sous

une autre forme les faits qu'elle doit expliquer. Par exemple, dire que l'inconscient reproduit toujours les mêmes choses, qu'il ignore la contradiction et le temps, ce n'est rien d'autre que redire, en l'attribuant à l'inconscient, les traits caractéristiques des symptômes ou des rêves. Ainsi, lorsque l'on veut vérifier la théorie par les faits, cette vérification est donnée par avance, puisque la théorie n'est rien d'autre qu'une traduction des faits. Il y a tautologie, parce que l'instrument théorique est toujours par avance adéquat aux faits dont il est sorti.

Et pourtant, vous m'objecterez que la découverte de l'inconscient a bel et bien eu lieu ; cette découverte a modifié notre approche de la maladie mentale, des processus psychiques, des mystères de l'invention et même de maints faits culturels. Certes, je n'en disconviens pas. Mais il est possible de comprendre et d'interpréter les bouleversements opérés par la psychanalyse d'une façon totalement différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés. Vous me permettez pour m'expliquer de faire un détour.

Dans son livre *Les Grecs et l'Irrationnel*, E. R. Dodds cherche à nous faire comprendre la manière dont les Grecs se situaient par rapport à ce qui les dépassait, les troublait, les faisait agir. Pour cela, il essaie de tout traduire discrètement en termes de psychologie. Il montre, par exemple, que l'homme homérique se savait agi par des pulsions irrationnelles, non systématisées, et qu'il les attribuait à une source étrangère à lui-même. Il décrit le rapport entretenu dans cette civilisation avec l'expérience onirique, comme visite d'un parent, d'un personnage vénéré, d'un dieu. Il cite Platon qui considère, dans les *Lois*, que l'homme est une marionnette et n'a en lui qu'une portion de réalité. Ou encore le culte dionysien libère de la culpabilité individuelle par la danse ou la bacchanale. Des remarques semblables sont faites à propos de la folie et de l'inspiration.

Que pouvons-nous tirer de ces notations tout à fait passionnantes ? Tout d'abord que les hommes du XX^e siècle n'ont pas été les premiers à s'étonner des phénomènes étranges qui mettaient en échec la clarté et la maîtrise de leur conscience et de leur raison. De même, ils n'ont pas été les premiers à faire des hypothèses pour rendre compte de ces phénomènes aberrants. Au lieu de supposer un inconscient, les Grecs supposaient le retour des morts, les dieux, la nécessité et beaucoup d'autres choses encore. Est-ce là réduire à néant l'invention freudienne ? En aucun cas. Son opération géniale a été de donner un nom nouveau à ces forces supérieures ou inférieures qui font de nous des marionnettes. Mais surtout, ce qui a fait son succès, c'est qu'il leur a donné un nom susceptible d'être entendu et d'être cru comme vrai et réel par une civilisation qui se caractérise par la science et l'individualisme. D'une part, c'est en vertu de sa fidélité inébranlable au principe du déterminisme que Freud affirme la nécessité de l'inconscient, d'autre part, c'est parce que les religions se sont effondrées et que l'individu se trouve seul devant

son destin qu'il en appelle à l'inconscient monadique. Lacan ne fera pas une opération différente lorsqu'il greffera l'inconscient sur le langage, puisque le langage, à travers les développements de la linguistique, de l'ethnologie et de la cybernétique, est devenu le seul trait par quoi l'homme se distingue.

De même que notre seule manière de comprendre les civilisations anciennes est de ramener à des problèmes d'ordre psychique leur tentative pour ordonner le désordre de leurs actions, de leurs rêves, de leurs inspirations ; de même, et à l'inverse, nous devons lire notre besoin de rationaliser l'irrationnel comme la répétition quelque peu modifiée, de ce qui s'est passé dans d'autres cultures. Si les dieux n'étaient au fond que des hypothèses imposées aux Anciens pour surmonter leur sentiment d'étrangeté, nous ne devons pas craindre de penser que l'hypothèse de l'inconscient, qui répond aux mêmes angoisses, est le nouveau nom, apparemment scientifique, des dieux d'autrefois. Le succès de Freud ou de certains de ses successeurs est sans doute à chercher dans le fait qu'ils ne nous ont pas fourni un seul petit dieu, mais un véritable panthéon où chacun peut venir puiser à sa guise.

Si nous posons à nouveau, maintenant, la question du savoir et de la connaissance en psychanalyse, que trouvons-nous ? Le savoir devrait porter sur la découverte principale, celle de l'inconscient. Mais parler du savoir sur l'inconscient, du savoir de l'inconscient est tout simplement une absurdité méthodologique, une sottise épistémologique, si, du moins, ce qui précède n'est pas dénué de sens. Peut-on connaître une hypothèse ? Peut-on entreprendre de constituer le savoir d'une hypothèse ? Dire que l'on va tenter de déchiffrer l'inconscient suppose que l'inconscient non seulement a acquis une existence, mais qu'il est devenu subrepticement un fait. Ce qui est proprement inadmissible.

Dans ce même article de 1915 sur l'inconscient, Freud nous met en garde : « Les processus inconscients ne nous sont connaissables que dans les conditions du rêve et des névroses, donc dans des circonstances où des processus du système supérieur, le système Pcs, ont été rabaissés (par régression) à un stade antérieur. En eux-mêmes, les processus inconscients sont inconnaissables et même incapables d'exister. » Voilà qui est clair et qui, cependant, est constamment oublié par les psychanalystes. On devrait une fois pour toutes rayer de notre vocabulaire l'expression : Freud a découvert l'inconscient. En réalité, ce qui n'est pas du tout la même chose, Freud, pour rendre compte de certains faits, a inventé l'inconscient.

Dire que l'on va étudier l'inconscient ou les processus inconscients, que l'on va établir la logique de l'inconscient ou dégager les formations de l'inconscient, est une opération semblable à celle qui voudrait décrire les dieux et les connaître. Certains ne s'en sont pas privés. En réalité, il est impossible de les décrire ou de les connaître, il est seulement possible de les imaginer. La connaissance de l'inconscient d'un point de vue épistémologique doit donc être réduite à un effort

d'imagination. Puisque l'inconscient est une hypothèse, tout ce que l'on peut faire à son égard, c'est de développer cette hypothèse à partir d'elle-même, la faire proliférer en autant de petites unités que de problèmes rencontrés, et inventer le refoulement, la censure, les pulsions, l'investissement, etc. L'appareil psychique qui en résulte n'est nullement le fruit d'une description, il n'est rien d'autre qu'une fiction, un édifice imaginaire qui multiplie les hypothèses partielles en vue de donner un contenu à l'hypothèse principale. Entreprise très séduisante, géniale, si l'on veut, mais qui relève de la science-fiction et n'a rien de commun avec la constitution d'un savoir. Cette fiction est en tout semblable, d'un point de vue épistémologique, à l'invention d'une théogonie. Freud est notre Hésiode. Nous nous sommes tellement habitués à l'utilisation de ce que nous nommons faussement des concepts freudiens, que nous n'avons pas plus de recul à leur égard que les anciens Grecs à l'égard de leurs dieux. Nous leur donnons la consistance de la réalité, alors qu'ils ne sont que les produits de notre imagination.

Vous est-il arrivé de suivre le sens d'un terme freudien en vous aidant du *Vocabulaire de psychanalyse* de Laplanche et Pontalis ? L'expérience est toujours la même. Chaque terme, à travers toute une série de transformations, reçoit des sens variés qui, à la fin, font apparaître une contradiction. Autrement dit, chaque terme signifie une chose et son contraire. Vous pourriez m'objecter qu'il n'y a pas là de problème, puisque toute la théorie de l'inconscient suppose la cohabitation de termes opposés. La théorie de l'inconscient serait alors seulement fidèle à son objet, elle serait un tissu de contradictions, parce qu'elle ne connaît pas la négation. En réalité, si les termes utilisés par Freud disent une chose et son contraire, c'est tout simplement qu'il n'y a pas d'index ou de limite au travail de l'imagination. Je ne puis m'empêcher de vous signaler que l'on retrouve exactement le même phénomène lorsque l'on étudie les mythologies : leur principe fondamental est la *coincidentia oppositorum*. Et vous savez, de plus, que les théologiens du christianisme affirment la même chose au sujet de Dieu, cette autre hypothèse commode. Tous les attributs divins, estiment-ils, peuvent être et doivent être en même temps affirmés et niés. Ce qui revient à reconnaître que l'on ne peut rien en dire de sérieux et que nous sommes livrés dans ce domaine à un pur travail de projection.

C'est la nature de l'hypothèse invérifiable, parce que inventée pour rendre compte de faits irrationnels, qui conduit à la rendre porteuse de toutes les contradictions, sans que l'on puisse décider de quel côté elle est plus vraie. Elle n'est, en réalité, ni vraie ni fausse, puisqu'elle se situe en dehors des faits observables. Dans une note de son article sur *La Sexualité féminine*, à propos de l'envie du pénis, Freud constate le désaccord des femmes psychanalystes et il conclut : « L'utilisation de la psychanalyse dans les débats ne conduit manifestement pas à une décision. » Autrement dit, tout ce qui est affirmé en psychanalyse peut être tout aussi bien nié,

sans qu'il soit possible de décider qui a raison. On pourrait en déduire que la psychanalyse n'est pas encore une science, mais que cela viendra. Cependant, on peut aussi penser que cette situation est incurable, parce qu'elle repose sur la nature hypothétique de l'inconscient, hypothèse imaginée pour rendre compte de faits incompréhensibles, qui ne peuvent donc à leur tour servir de preuve à l'hypothèse.

Vouloir expliquer les faits aberrants concernant l'existence humaine en forgeant des récits ou des discours, cela porte un nom dans l'histoire des civilisations. C'est exactement proposer un mythe. Freud avait conscience à certains moments de proposer ce qu'il nomme entre autres des spéculations. Dans *Totem et Tabou*, dans *l'Au-delà* avec la pulsion de mort, dans *Moïse et le monothéisme*, il sait qu'il imagine, même s'il s'obstine à vouloir prouver ses thèses avec des faits. Mais, c'est toute la théorie psychanalytique qui relève de ce genre littéraire très particulier. Les élucubrations du chapitre VII de la *Traumdeutung* et l'édification de l'appareil psychique sont considérées par Freud lui-même comme une fiction. Mais il dit cela en passant. Le reste du temps ses précautions méthodologiques disparaissent. Il croit et nous fait croire à la réalité de sa fiction. Mais si nous voulons parler correctement de l'épistémologie psychanalytique, nous devons reconnaître que notre croyance n'est d'aucune aide pour donner à la fiction un caractère scientifique.

Précisément, à propos de la *Traumdeutung*, Wittgenstein disait à l'un de ses élèves : « Freud remarque à quel point le rêve paraît logique, une fois analysé. Bien sûr, il paraît logique. Vous pourriez partir de n'importe lequel des objets qui sont sur cette table — ce n'est certainement pas l'activité déployée au cours de votre rêve qui les y a mis — et vous trouveriez qu'ils peuvent tous se relier dans une trame de même genre ; et cette trame serait logique de la même façon. » Et plus loin : « À propos de ces liaisons, Freud se réfère à divers mythes de l'Antiquité et prétend que ses recherches ont enfin permis d'expliquer comment il se fait que l'homme ait jamais pu penser ou proposer cette sorte de mythe. Ce n'est pas cela que Freud a fait en réalité, mais quelque chose de différent. Il n'a pas donné une explication scientifique du mythe antique. Il a proposé un mythe nouveau, voilà ce qu'il a fait. Par exemple, l'idée selon laquelle toute anxiété est une répétition de l'anxiété à laquelle a donné lieu le traumatisme à la naissance a un caractère attrayant qui est précisément le même que celui qu'a une mythologie. »

Mais Wittgenstein n'est pas le seul à avoir remarqué ce caractère. Jean Hypolite, dans son commentaire de la *Verneinung*, revient sur ce thème à plusieurs reprises : « Dans la genèse ici décrite, je vois une sorte de grand mythe. » « Vous sentez quelle portée a ce mythe de la formation du dehors et du dedans. » « Il y a au début, semble dire Freud, mais au début ne veut rien dire d'autre que dans le mythe "Il était une fois". »

Cette constatation élémentaire, à savoir que la théorie analytique est une mythologie, est systématiquement ignorée dans les milieux analytiques. La situation des psychanalystes est exactement la même que celle des adeptes des cultes anciens qui croyaient ferme à l'existence de Dionysos ou d'Apollon et qui spéculaient sur leurs faits et gestes. Cela est tout spécialement frappant dans les milieux lacaniens de France et plus particulièrement de Paris. Si vous ouvrez certaines revues, vous vous trouvez devant des élucubrations toujours plus débridées qui prennent leur point de départ dans la doctrine lacanienne. Celle-ci est considérée comme vraie, comme un discours disant la vérité de l'inconscient, comme décrivant le fait inconscient. À partir de là, on se lance dans des raffinements pseudo-théoriques qui font penser aux discussions des théologiens sur le sexe des anges ou à des querelles byzantines sur des mots dont le rapport à l'objet est complètement oublié. C'est une sorte de cancer imaginaire qui se développe sans aucun index intérieur et sans aucune limite extérieure. La critique est ici à la fois impossible et inutile ; impossible parce que dans ce domaine on ne prouve rien, puisqu'il n'y a rien à prouver, inutile parce qu'on a affaire à des croyants qui utilisent le même langage vide. À toute critique, ils répondent en substance : cela prouve que vous n'êtes pas croyants. Le seul index qui aurait pu fonctionner dans le champ de l'analyse aurait été la visée de la cure, c'est-à-dire la guérison. Mais, comme on a pris soin d'en détacher la psychanalyse, elle flotte maintenant comme un bateau ivre.

Une question inévitable se pose donc à nous : par quelle opération intellectuelle Lacan a-t-il réussi à entraîner la psychanalyse dans cette voie ? Comment s'y est-il pris pour produire un discours qui donne en apparence toutes les garanties d'un travail rigoureux et qui, en même temps, ne laisse aucune prise à la critique ? Opération géniale, sans aucun doute, et qui mérite quelque examen.

Lacan se trouvait devant l'hypothèse de l'inconscient et savait fort bien que, de cette hypothèse, on ne pouvait rien tirer, que l'on ne pouvait la prendre pour fondement d'une pensée et d'une construction théorique. Il lui fallait poser l'inconscient comme fait. Pour cela, il a greffé le langage sur l'inconscient, en affirmant que le langage était la condition de l'inconscient. Cela est sans doute admissible, car si les hommes ne parlaient pas, l'inconscient ne serait pas supposable. Donc, il y a un lien intrinsèque entre l'inconscient et le langage. C'est le premier pas.

Un second pas est franchi lorsqu'est posé l'adage : *l'inconscient est structuré comme un langage*. Adage jamais prouvé évidemment, jamais éprouvé non plus dans la multitude de ses sens et leur vague aussi, car ce *comme* laisse la porte ouverte à tous les liens possibles et imaginables. Mais adage qui permet de faire un troisième pas : pour connaître l'inconscient, il suffit de connaître le langage. Plus précisément, pour connaître les processus inconscients, il suffit d'étudier les figures du

discours. De là, par exemple, le fameux passage de la condensation à la métaphore et du déplacement à la métonymie.

Lacan a réussi par là un retournement génial. Parti d'une situation désespérée où il s'agissait d'instaurer le savoir d'une hypothèse, il nous a conduits à la possible connaissance d'un fait. Ceux qui n'ont pas besoin d'y regarder de plus près pensent que l'opération est réussie et que toute la doctrine lacanienne est la révélation de l'inconscient. C'est pourquoi les lacaniens pensent que Lacan a été beaucoup plus loin que Freud et qu'il a donné à la psychanalyse un fondement assuré. Mais, évidemment, l'opération que j'ai décrite est totalement illégitime. Elle suppose pour être accomplie une série de confusions. Confusion entre les processus inconscients eux-mêmes et les processus supposés du rêve ou des névroses, confusion entre ces processus supposés et les processus réels, confusion entre ces processus réels et les formes du langage. C'est au prix de toutes ces confusions que le lacanisme peut être considéré comme une théorie fondée. Le génie rejoint ici la prestidigitation intellectuelle. Il ne peut être donné qu'à un homme de grande classe de réussir à faire croire qu'il a transformé une hypothèse en un fait descriptible.

Mais arrivé à ce point, il est impossible d'éviter de constater un nouveau retournement qui n'était peut-être pas prévu par Lacan. Dans un article très fouillé et très respectueux, publié dans la *Revue philosophique de Louvain*, en 1979, Regnier Pirard montre que le traitement que Lacan fait du langage « est plus apte à mimer l'inconscient qu'à nous apprendre ce que parler veut dire. Seulement voilà : la psychanalyse consiste-t-elle à mimer l'inconscient ou à le faire parler ? Et une linguistique mimétique n'est-elle pas une redondance superflue et impuissante ? De cette redondance à l'évacuation de l'inconscient, il n'y a plus qu'un pas. Car si l'inconscient envahit le langage au point de s'y égarer, autant dire qu'il n'y a plus, qu'il n'y a jamais eu d'inconscient ». Cela signifie que l'opération lacanienne ne peut tenir. Transformer l'hypothèse de l'inconscient en fait inconscient-langage, c'est évacuer, avec l'hypothèse, l'inconscient lui-même. Il était courant, dans les années 70, d'entendre les lacaniens prononcer que le discours de Lacan était le discours de l'inconscient ; et Lacan se défendait d'avoir ce que l'on appelle une pensée. Tentative prométhéenne, prétendument réussie, de faire passer tout l'inconscient dans un langage formé à cet effet. Mais l'absurdité saute aux yeux. Comment parler pourrait échapper aux lois de la conscience ? Et par-dessus le marché, si l'inconscient est capable d'envahir à ce point la conscience, il n'existe plus comme inconscient. En d'autres termes, l'inconscient ne peut pas être à la fois une hypothèse explicative de certains faits, et un fait.

Mais, à nouveau, une question se pose : pourquoi Freud ou Lacan ont-ils eu un tel succès ? Pourquoi font-ils désormais partie intégrante de notre culture ? Il

Il y a certainement de nombreuses réponses possibles à cette question. Mais, dans la perspective qui est la mienne aujourd'hui, je répondrai tout simplement : parce qu'ils ont su inventer des mythes correspondant aux besoins de leur époque. Comme les grands créateurs de mythes, ils ont proposé des récits et des discours qui prétendaient donner sens aux faits irrationnels. Tout mythe cherche à répondre à l'attente angoissée de l'homme qui se trouve livré à un destin dont il n'est pas maître. En inventant l'inconscient, Freud rendait compte du fait que nous ne sommes que des marionnettes aux prises avec des processus qui sont mis en place dès l'enfance et qui nous font parler, agir et souffrir. En affirmant l'inconscient structuré comme un langage, le désir fondé sur le manque, l'analyse comme raptage, Lacan invitait à faire du désillusionnement généralisé le socle d'une croyance décisive, c'est-à-dire d'une illusion inattaquable.

Quel peut donc être le rôle de ce que l'on appelle, peut-être indûment, la théorie analytique ? Tous les textes psychanalytiques ne sont pas à mettre sur le même pied. Les analyses de cas chez Freud, les écrits de Melanie Klein, les premiers séminaires de Lacan nous aident certainement à écouter nos patients. Il s'agit là de psychanalyse, parce qu'il s'agit de la pratique de la cure. Les catégories que l'on y rencontre, les hypothèses faites pour ordonner les dires des patients restent souples et complexes. On peut les utiliser, les modifier, les abandonner, en inventer d'autres. Ce sont des repères utiles, bien qu'instables, et notre pratique nous amène sans cesse à les élargir ou à les contredire pour entendre la nouveauté singulière. Il s'agit là d'un savoir pragmatique qui peut tout aussi bien nous servir que nous entraver, si nous le prenons pour un savoir constitué, indépassable. La pratique de la psychanalyse est un art qui s'appuie d'abord sur le transfert et ses obscurités, et qui ne saurait prétendre à aucune forme de scientificité.

Tel n'est pas le cas des textes à prétention théorique qu'il faut ranger décidément dans la catégorie des mythologies. Nous pouvons avoir un plaisir immense à découvrir les subtilités de Freud, à suivre Lacan dans le perpétuel feu d'artifice qu'il propose à nos yeux. Mais nous ne saurions être dupes de ces exploits et de ces artifices. Ils ne nous aident pas dans notre pratique, ils stérilisent la pensée si nous les prenons pour la révélation, ils font des psychanalystes les croyants d'une secte dont l'obscurantisme ne le cède en rien à ceux des religions ou des idéologies politiques. À l'égard de ces textes, nous devons nous maintenir dans une attitude extrêmement critique, c'est-à-dire que nous devons les démonter, exactement comme nous le ferions avec des mythes ou avec les mythologies individuelles des névrosés.

Je voudrais, en passant, faire une remarque. Quand on regarde la première génération des disciples de Freud, on se trouve en face de personnages de grande envergure qui ne manquent pas d'originalité : Ferenczi, Tausk, Abraham, Theodor

Reik, W. Reich, Jung, Groddeck. Après eux, lorsque la doctrine dominante s'est imposée, on n'a plus affaire qu'à des suiveurs. Il en a été de même avec Lacan. Les premiers élèves ont une stature propre. Ils parlent leur propre langage et restent tous proches de la clinique. Ensuite, on se trouve devant un double phénomène de stérilité et de psittacisme. Parce que la doctrine s'est imposée comme vérité, elle a envahi tout le champ des préoccupations. Elle a tué toute originalité et toute invention. Les premiers élèves voyaient sous leurs yeux le mythe se constituer, mais, en attendant, ils usaient de leur histoire propre et de leur manière de parler. La seconde génération arrive au moment où le récit du mythe est achevé. Moitié par fascination, moitié par paresse, elle y entre sans se poser de questions, surtout parce que les hyperfidèles sont là pour terroriser ceux qui ne se conforment pas à la doctrine sans broncher. La secte fonctionne alors pleinement, et fait passer les mythes pour des évidences.

Jusqu'à présent, nous avons essayé de ne rien nous donner pour acquis et d'utiliser les règles élémentaires d'une critique de nos connaissances. Nous avons dû reconnaître, ce faisant, que la consistance du savoir analytique était la même que celle des mythes. Peut-être ai-je eu tort de procéder de cette façon ? Peut-être une autre méthode pour approcher cette question aurait donné des résultats différents ? C'est possible et il n'y a pas à rejeter *a priori* pareille objection. Je vais donc, pour un moment, abandonner toute précaution épistémologique et adopter la thèse que j'ai combattue plus haut, celle de l'existence de l'inconscient, pour en tirer les conséquences les plus manifestes. Nous verrons si le résultat de cette opération nous permet d'assurer au savoir analytique un fondement plus solide.

Donc, si l'inconscient existe, alors que se passe-t-il ? Que devient le savoir analytique ? Et d'abord, comment concevons-nous l'inconscient ? Quelle que soit la manière de l'envisager, soit comme réceptacle des pulsions, des désirs ou des fantasmes, soit comme lieu du trésor des signifiants, nous voyons en lui ce qui dirige et informe le plus spécifique et le plus caractérisé de nos paroles, de nos gestes et de nos actions. La découverte de l'inconscient a fait tourner autour de lui la conscience, comme Copernic avait fait tourner la Terre autour du Soleil. La conscience, depuis cette découverte, n'est que le théâtre des mouvements apparents dont la réalité se trouve dans l'inconscient. C'est pourquoi Freud, dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, écrit que la conscience ressemble à un clown de cirque qui cherche à convaincre l'assistance que tous les changements qui se produisent dans le manège sont des effets de sa volonté et de ses commandements, alors que ces effets sont commandés par ailleurs dans l'inconscient. Croire que l'inconscient existe, cela revient donc à faire de lui le véritable moteur de la vie humaine.

Donc, si l'inconscient existe, tout ce que nous dira la conscience sera livré à la suspicion. Nous pourrions affirmer, par exemple, que nos actes correspondent à nos intentions, mais nous ne pourrions pas prétendre que nos intentions explicites et conscientes correspondent aux motifs réels qui nous font agir.

Autrement dit, si nous croyons à l'existence de l'inconscient, cette croyance, loin de nous donner une maîtrise quelconque, est comme un ver dans le fruit ; elle nous retire toute certitude et fait donc vaciller le savoir analytique. De ce savoir, on pourra toujours affirmer qu'il relève partiellement de la résistance, qu'il a été constitué en vue du refoulement. Pour que l'existence et la connaissance de l'inconscient se transforment en maîtrise, il faut avoir oublié la définition que l'on s'est donnée à soi-même de l'inconscient.

Justement parce que nous affirmons l'existence de l'inconscient, ce que nous appelons la théorie analytique ne pourra jamais revêtir les traits de la vérité. Nous ne devons la considérer que comme une formation de compromis, qui aura la même structure que les compromis dont parle Freud, à propos des symptômes et des rêves. Il faudra donc l'analyser comme le contenu manifeste d'un rêve ou comme les caractéristiques d'un symptôme.

Si, donc, on croit à l'existence de l'inconscient comme à un fait, on n'est pas plus avancé pour fonder une connaissance de l'inconscient, puisque toute connaissance devient suspecte. Si l'inconscient est une hypothèse, on ne peut pas fonder sur elle une connaissance de l'inconscient. Si l'inconscient est posé comme un fait, toute connaissance est douteuse.

Mais, il y a une différence entre les deux positions, la première laisse intacte la possibilité de rechercher la rigueur, la seconde ébranle pour toujours ce que nous nommons rigueur, logique ou raison. Elle dissout tout travail de l'intelligence et ne laisse place qu'à la confusion et à l'arbitraire. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais je voudrais terminer sur une remarque pour répondre par avance à une objection que vous ne manquerez pas de me faire.

Vous direz ou vous penserez que je me suis placé en dehors de la psychanalyse, que j'ai adopté le point de vue d'un philosophe. Si vous êtes moins courtois, vous me direz même ou vous vous direz que l'on voit bien décidément que je ne suis pas psychanalyste.

Mais, à supposer que je sois psychanalyste, pure hypothèse, est-ce qu'il serait illégitime que je me demande ce que je fais ? Que je me demande quel est le statut de la théorie analytique, ou que j'adopte pour répondre à cette question le point de vue de la raison ou du moins le point de vue de la rigueur logique ? Est-il scandaleux qu'un psychanalyste adopte un tel point de vue ?

À cette objection, je répondrai brièvement par deux arguments d'autorité. D'abord, Freud n'a jamais abandonné ce point de vue. On peut même dire que toute

sa tentative a été d'arracher à l'irrationnel une part de l'existence humaine pour lui donner un sens, une raison, pour la réintroduire dans le monde du rationnel. Si Freud a ébranlé bien des certitudes et bien des croyances, ce n'est certainement pas pour que les psychanalystes, à sa suite, retournent sans se méfier à des croyances et à un obscurantisme plus épais. Or, on peut dire que c'est bien quelque chose comme cela qui se passe aujourd'hui. Les psychanalystes sont d'ailleurs encouragés dans cette voie par des soi-disant philosophes qui se contentent de bavarder à partir des textes de Freud et dont le procédé de pensée le plus courant n'est rien d'autre que l'association libre, baptisée glissement de sens, dérive ou dissémination.

Vous me direz que Lacan a tout changé. C'est évidemment faux, puisqu'il n'a cessé de vouloir dégager la logique de l'inconscient. Peu importe ici qu'il ait réussi ou échoué. Je retiens seulement qu'il n'a jamais cessé de prétendre à la recherche de la vérité et de ses critères, ne serait-ce que par sa tentative de rendre l'expérience analytique en termes mathématiques. On serait donc malvenu de vouloir s'appuyer sur Freud ou Lacan pour s'éviter les soucis et les peines de la rigueur intellectuelle.

J'ai conscience, et ce sera mon dernier mot, de n'avoir fait que commencer un travail d'éclaircissement qu'il faudra bien poursuivre avec détermination, ne serait-ce que pour donner à la pratique analytique l'espace libre dont elle a le plus urgent besoin.

[1.](#) Paru dans *Le Moi et l'Autre*, Denoël, 1985.